**En feuilletant l'Histoire
des Princes de Chalais**
par R. Nicolas
Directeur du C.E.G. de Chalais

Si la petite ville de *Chalais* peut s'enorgueillir d'un riche passé historique, elle le doit aux *Talleyrand-Périgord*, et particulièrement à ceux de ses membres qui portèrent le titre de *Princes de Chalais*.

Il est d'ailleurs certain que ce titre, comme d'ailleurs la descendance des comtes de *Périgord*, souleva de nombreuses controverses.

Cependant, alors qu'*Henri IV* avait déjà réuni le *Périgord* à la couronne de *France* en 1589, *Daniel de Talleyrand* obtint de *Louis XIII* en 1613 des lettres patentes signées par le roi en son conseil d'*Etat* et qui commencent ainsi:

"A notre ami et féal Daniel de Talleyrand, chevalier, prince de Chalais, etc., issu en ligne directe des anciens comtes de Périgord."

En outre en 1726, *Gabriel-Marie de Talleyrand-Périgord* fut autorisé par *Louis XV* à prendre le titre de comte de *Périgord*, et en 1768 il fut fait chevalier du roi:

"sur preuves officielles qui remontent son origine à Hélié V, comte de Périgord".

Mais la *Marquise de Créqui* écrit notamment à propos du premier mari de la princesse des *Ursins*, *Adrien-Blaise* prince de *Chalais*:

"Il ne faut pas s'imaginer que Messieurs de Talleyrand soient en puissance immémoriale du nom de Périgord, et c'est une espèce de révolution nobiliaire ou suivant eux, une sorte de réhabilitation que j'ai vu s'opérer sous nos yeux... Et la vérité pure est qu'ils n'ont jamais pu faire remonter les preuves de leur noblesse au-delà de l'année 1460... Le véritable nom de famille est Grignaux... La supposition d'un titre de principauté pour cette petite seigneurie de Chalais est une supercherie misérablement ridicule."

La généalogie établie par *Beaujon* en 1767. puis par *Saint-Allais* probablement sur ordre de *Charles-Maurice de Talleyrand*, prince de *Bénévent*, fut d'ailleurs réfutée point par point par *Monsieur de Flassan* qui affirma que *Gabriel-Marie de Talleyrand* n'avait pas déposé les pièces et preuves nécessaires à la reconnaissance de ses nobles origines.

Monsieur de Saint-Saud écrit de son côté:

"Cette seigneurie de Chalais ne fut jamais érigée en principauté et c'est de leur propre autorité qu'à la fin du XVe siècle les Talleyrand s'en titrèrent avant même leurs prétentions de descendre des Talleyrand-Périgord."

Ajoutons que *Louis XVIII*, qui haïssait son ministre, le célèbre diplomate, auquel pourtant il devait sa couronne, disait:

"Monsieur de Talleyrand se trompe d'une lettre, il est du Périgord et non de Périgord."

Pourtant, il lui accorda le titre de prince après la restitution au pape de la principauté de *Bénévent* que lui avait attribuée *Napoléon* en 1806. En même temps il créait, le 4 juin 1814, *Hélié-Charles* prince de *Chalais*, pair de *France*, avec le titre de *Comte de Périgord*.

Quoi qu'il en soit, le titre fut porté par la branche des comtes de *Grignols*, le premier prince du nom étant *François de Talleyrand* (descendant d'*Hélie V de Périgord*, d'après *Saint-Allais*).

Le dernier prince, *Hélie-Roger*, légua ses biens à l'hospice de la ville en 1883.

Comme on le sait, c'est *Henri de Talleyrand*, comte ou marquis de *Chalais*, fils de *Daniel* dont il est parlé plus haut, qui fit entrer bien malgré lui le nom de notre petite ville dans l'histoire, en complotant contre *Richelieu* en 1626 à l'instigation de la *Duchesse de Chevreuse*. Ce crime d'état devait conduire l'"*infortuné Chalais*", comme on l'a parfois appelé, à la mort, et son exécution à *Nantes* à l'âge de 27 ans fut atroce.

Dans ses "*Archives curieuses de l'histoire de France*", *Danjou* rapporte que les parents d'*Henri*:

"qui avaient remué le ciel et la terre, ne pouvant plus lui sauver la vie et ne sachant plus quelles inventions pratiquer pour effacer cet opprobre de leur famille, s'avisèrent, pour retarder l'exécution de cet arrêt, de gagner et pratiquer par argent tous les exécuteurs de haute justice qui pouvaient demeurer tant dans Nantes qu'aux villes prochaines.

En effet, ils firent si bien que, les uns se trouvant malades, les autres s'étant absents, il ne s'en rencontra pas un le jour que se devait faire l'exécution de cet arrêt, de quoi le roi étant indigné commanda qu'on se servît d'un criminel qui était dans les prisons de Nantes et qui devait mourir de là à quelque temps, lui promettant la vie s'il voulait entreprendre de décapiter le comte de Chalais. Celui-ci, qui dans peu de jours eût été roué ou pendu, voyant un si beau projet de sauver sa vie, se présenta pour exécuter ledit comte de Chalais."

Mais l'émotion ou le manque d'habitude paralysèrent à tel point le bras du bourreau que les deux premiers coups furent à peu près nuls. Le confesseur dit à l'exécuteur qu'il fallait le relever et lui mettre le cou sur le billot avant de le frapper. On alla chercher alors un instrument dont se servent les tonneliers appelé *doloire*. Mais malgré la force et le poids du tranchant, le malheureux patient criait encore au vingtième coup:

"Jésus, Maria, Regina coeli!"

et l'on fut obligé de retourner le corps pour pouvoir achever d'en séparer la tête, qui ne tomba qu'après le trente-quatrième coup!

Les supplications de sa mère *Françoise de Montluc*, fille du *Maréchal*, purent pourtant éviter l'application complète de la sentence qui prévoyait la saisie des biens et la démolition du *Château*. De plus le corps de son fils lui fut rendu au lieu d'être écartelé "et les membres exposés aux quatre coins de la ville".

‡

Cependant, avant *Henri de Talleyrand*, un de ses ancêtres, son trisaïeul *Jean 1^{er}*, joua un rôle important dans l'histoire. Il était connu sous le nom de *Monsieur de Grignaux* ou de *Grignols*, et était également prince *Chalais*, vicomte de *Fronsac*, seigneur de *Fougueyrolles* et de *Montagrier*, chambellan du roi *Charles VIII*, premier maître d'hôtel et chevalier d'honneur de la reine *Anne de Bretagne*, gouverneur de *La Réole*, capitaine du château du roi de *Bergerac*, puis capitaine de *Bordeaux*.

Dans son livre "*Les Talleyrand-Périgord*", *P. Grelière* nous rapporte qu'il connut une fortune particulièrement brillante à la cour de 1473 à 1514, car il y tint un rôle de premier plan et fut comblé des plus hautes faveurs. Sa femme, *Marguerite de La Tour*, devint gouvernante des princesses, filles de la reine *Anne*.

Le prince de *Chalais* eut une grande influence auprès de celle-ci. Il était même très familier avec les souverains et ses dons de polyglotte (il parlait anglais, espagnol, italien et suédois) lui permirent de se livrer auprès de la reine à une plaisanterie, dont il faillit se repentir, ainsi que le conte *Brantôme*, dans "*La vie des Dames illustres*":

"Il ne venait jamais en sa cour (du roi Louis XII) prince étranger ou ambassadeur, qu'après l'avoir vu et ouï ni ne l'envoyât faire la révérence à la reine, voulant qu'on lui portât le même respect qu'a lui.... Elle avait très belle grâce et majesté pour les accueillir et très belle éloquence pour les entretenir.

Quelquefois, parmi son parler français, elle était curieuse, pour rendre plus grande admiration de soi, d'y entremêler quelque mot, étranger qu'elle apprenait de M. de Grignols, son chevalier d'honneur qui était un galant homme, et qui avait très bien vu son monde et pratiqué et su fort bien les langues étrangères, et avec cela de fort bonne et plaisante compagnie, et qui racontait très bien. Sur quoi un jour, la reine lui ayant demandé quelques mots en espagnol pour les dire à l'ambassadeur d'Espagne, et lui ayant dit quelque petite salauderie en riant, elle l'apprit aussitôt; et le lendemain, attendant l'ambassadeur, M. de Grignols en fit le conte au roi, qui le trouva bon, connaissant son humeur gaie et plaisante; mais pourtant il alla trouver la reine et lui découvrit le tout, avec l'avertissement de se garder de ne prononcer ces mots. Elle en fut en si grande colère, quelque risée qu'en fit le roi, qu'elle cuida chasser M. de Grignols; et lui en fit la mine, sans le voir pour quelques jours; mais M. de Grignols lui en fit ses humbles excuses, disant que ce qu'il en avait fait n'était que pour faire rire le roi et lui faire passer le temps, et qu'il n'eût pas été si mal avisé de ne l'en avertir, ou le roi, comme il avait fait, lorsque l'ambassadeur eût voulu venir; et ainsi, par les prières du roi, elle s'apaisa".

Il revint donc rapidement en grâce, et d'ailleurs la reine étant morte le 9 janvier 1514, la chronique rapporte que:

"le seigneur de Grignols, prince de Chalais, chevalier d'honneur de la feuë reine, marchait du côté gauche du corps".

Jean de Talleyrand se rendait assez souvent sur ses terres, tant à *Chalais* que dans le *Périgord*, où le roi le chargea de nombreuses missions.

En 1477, il se fit l'interprète auprès du roi *Louis XII* des doléances de la commune de *Périgueux*, et lui évita l'imposition.

En 1484, il fut désigné pour représenter aux *Etats Généraux* réunis à *Tours*, la noblesse du *Périgord*. La même année, il fut chargé par le roi *Charles VIII* auprès des consuls de *Bergerac* de la répression des vols et pillages, et en 1485, il leur donna l'ordre de réparer les remparts. En 1488, il passa en revue les francs archers de *Périgueux* et reçut des consuls un don de deux quarts d'hypocras. Il prit possession de sa charge de capitaine du château du roi à *Bergerac*, en 1501, et son procureur le capitaine de *Chalais*, reçut à cette occasion de la jurade "*un bel et honorable présent*" consistant en:

"une barrique de vin blanc et une barrique de vin rouge, six moutons, quatre oies, six poulets, un saumon et autres poissons, six merlus, six torches, une pipe d'avoine et la firent conduire en bateau à Masduron".

Le 16 janvier 1503, M. de *Grignols* lui-même fut reçu par les jurats de *Bergerac*, et la ville lui donna:

"per maniera de prezen gratuit cinq tonels de vyn, del meillhor qué e trobora, un gran tonel de sivado, une dozana de torches, meja dozana de moyas é autant de chappons".

Il fit restaurer son château de *Grignols*, et sur l'une des cheminées, on retrouva les hermines de Bretagne, mêlées aux fleurs de lys (comme une signature du chevalier d'honneur de la reine Anne de Bretagne).

Dans "*l'Heptaméron*", *Marguerite de Valois*, sœur de *François 1^{er}* raconte que le seigneur de *Grignols*:

"délivra sa maison d'un esprit qui avait tourmenté sa femme, qu'elle s'en estoit absente l'espace de deux ans".

Elle s'était réfugiée à *Beauséjour* pour le fuir,

mais *Grignols* répondit que:

"quand ce serait le diable mesme, il ne le craignait pas".

Ils revinrent donc à *Grignols*, et après avoir longuement veillé sans rien entendre, le prince fut réveillé par un grand soufflet qu'on lui donna sur la joue, et entendit une voix criant:

"Brenigne, Brenigne", (nom probable de la grand-mère maternelle).

Il sentit également qu'on lui ôtait la couverture qui le recouvrait, et entendit un grand bruit de table, *"trestaultx et escabelles"*.

La nuit suivante, il fit semblant de ronfler très fort, et reçut un grand soufflet. Il cria alors à sa femme:

"Je suis l'esprit".

Celle-ci se leva, et en allumant la chandelle, découvrit que c'était la chambrière qui couchait dans leur chambre. La fautive demanda pardon et expliqua que:

"l'amour qu'elle avait longuement portée à ung serviteur de céans luy avait fait entreprendre ce beau mistère, pour chasser hors de la maison maistre et maistresse, afin que, eulx deux, qui en avaient toute la garde, eussent moïen de faire grande chère; ce qu'ils faisaient quand ils estoient tous senlz".

Mais M. de *Grignols* fut sans pitié, et fit battre les deux coupables:

"en sorte qu'il leur souvint à jamais de l'esperit; qu'il fut faict, et puis chassés dehors. Et, par ce moïen, fut délivrée la maison du torment de l'esperit qui deux ans durant y avoient joué leur rolle".

A la mort d'*Anne de Bretagne*, M. de *Grignols* resta en fonction auprès de la nouvelle reine, *Mary d'Angleterre*, sœur d'*Henri VIII*, épousée à l'âge de 16 ans par *Louis XII*, qui en avait 53. Le roi espérait que "cette fraîche rose anglaise" mettrait au monde le dauphin désiré. Le roi n'avait en effet que deux filles, dont l'une *Claude* venait d'épouser *François d'Angoulême*, héritier du trône.

Mais *Clio* veillait sans doute afin que notre prince charentais put accéder au trône par l'entremise précisément de M. de *Grignols*. En effet, celui-ci ayant surpris la jeune reine et son amant le comte de *Suffolk*, ambassadeur d'*Angleterre*, prévint *Louise de Savoie*, et moyennant 50,000 livres de rente, *Suffolk* accepta de quitter la cour.

Mais tout danger n'était pas écarté, puisque *François* lui-même se mît à courtiser la jeune reine qui l'appelait son beau-fils. M. de *Grignols* intervint alors auprès du jeune prince, du moins d'après ce que conte *Brantôme* dans la "*Vie des Dames Illustres*":

"Pasques Dieu, ne voyez-vous pas que si cette femme vient à avoir un fils, vous voilà encore simple comte d'Angoulême et jamais roi de France comme l'espérez".

François n'ayant pas tenu compte de cet avertissement, il prévint *Louise de Savoie* qui intervint à son tour, à la fois énergique et persuasive; et 40 jours après la mort de *Louis XII*, décédé le 1er janvier 1515, *François 1^{er}* put monter sur le trône.

M. de *Grignaux* fut payé d'ingratitude, car *François 1^{er}* lui supprima sa charge de roi des *Ribauds*.

Un curieux arrêt du parlement de *Bordeaux* condamne le 12 mai 1517:

"Messire Jehan Talleyrand, chevalier, seigneur de Grignaulx en son vivant maire de cette ville de Bourdeaulz... en mille livres envers le roy pour avoir crié, à la fête du palais, les huissiers appelant les advocaz: Larrons!"

Ce jugement posthume permet de situer la mort de ce prince de *Chalais* dont le rôle, on le voit, n'est pas négligeable.

‡

En 1659, *Adrien Blaise*, prince de *Chalais* et marquis d'*Excideuil*, petit-fils de *Daniel* déjà cité, épousa *Anne-Marie* de la *Trémouille*, plus connue sous le nom de princesse des *Ursins*.

Quatre ans plus tard, le prince, pour un motif futile, se prit de querelle, à la sortie d'un bal, avec un gentilhomme, *Monsieur* de la *Frette*. Leurs amis respectifs vinrent à la rescousse. C'est ainsi que *Chalais* aidé de son beau-frère de la *Trémouille*, de *Monsieur* d'*Antin* (frère de *Montespan*, époux de la célèbre favorite) et de *Monsieur* de *Flamarens*, se battirent en duel contre la *Frette* et ses compagnons. Parmi ceux-ci, outre le frère du gentilhomme et le marquis d'*Argenlieu* se trouvait le duc de *Beauvilliers*, chevalier de *Saint-Aignan*. Le duel fut meurtrier, et *Beauvilliers* tua d'*Antin*, mais trouva la mort à son tour par la lame de *Chalais*. Or *Beauvilliers* était le compagnon de jeunesse, l'ami du roi *Louis XIV*, et la loi des duels, appliquée avec tant d'éclat par *Richelieu*, était toujours en vigueur.

Se souvenant sans doute du sort de son oncle *Henri*, et sentant venir les foudres, le prince s'exila en *Espagne*, bientôt rejoint par son épouse.

Cependant *Louis XIV* réclamant la dot de *Marie-Thérèse*, *Chalais* craignit d'avoir à porter les armes contre la *France*. D'autre part les jeunes époux ne se plaisaient pas à *Madrid*. C'est pourquoi ils passèrent par mer en *Italie*, et gagnèrent *Rome*. Le prince, espérant trouver du service contre les *Turcs* auprès du *Doge* de *Venise*, partit seul pour cette dernière ville, près de laquelle il mourut en 1670.

Dans ses mémoires, *Amelot* de la *Houssaie* note également son séjour au *Portugal* et écrit:

"Le Comte de *Chalais* qui était de mon temps prisonnier au château de *Lisbonne*, n'appela jamais le roi du *Portugal* autrement que duc de *Bragance*. Il voulait être traité d'altesse à cause que le roi d'*Espagne*, *Philippe IV*, lui avait accordé le titre de prince. Il vint aussi de mon temps à *Venise*, où son titre de prince ne le fit pas plus considérer qu'à *Lisbonne*. Il mourut à *Mestre*, qui est un village proche de *Venise*, dans une si grande pauvreté que je ne pus le voir les deux fois que j'y allai durant sa maladie, sans pleurer à chaudes larmes. La veuve qui est de la maison de la *Trémouille* a été depuis duchesse de *Bracciano*, dont elle est aujourd'hui douairière sous le nom de princesse des *Ursins*".

Cette dernière est:

"bien digne de figurer dans la galerie des *Talleyrand* de souche"

comme dit *P. Grelière*. En effet, alors que son influence politique était très grande (puisqu'on a pu dire que pratiquement elle gouverna l'*Espagne* de *Philippe V*, jusqu'à la mort de la première épouse de celui-ci), elle n'oubliait pas pour autant la famille de son premier mari et fit nommer son neveu *Jean-Charles* de *Talleyrand-Périgord*, grand d'*Espagne* de première classe.

Née à *Paris* en 1642, elle était la fille du premier duc de *Noirmoutiers* qui, pendant la *Fronde*, complota contre *Mazarin*.

Après la mort du prince de *Chalais*, elle se maria en 1677 à *Flavio Orsini*, duc de *Bracciano*, un des grands seigneurs de *Rome*, alors âgé de 55 ans et veuf depuis trois ans de *Ludovicia*, nièce du *Pape Grégoire XV*. Mais en dehors de ses titres multiples (comte d'*Angnillera*, duc de *San-Gémini*, prince de *Nérole*, marquis de *Rocca Antica*, comte de *Galera*, marquis *Della Venna*), le prince ne possédait qu'un château sur le bord du lac de *Bracciano*, et était surtout connu pour ses nombreuses dettes.

Après vingt ans d'exil, elle obtint de *Louis XIV* son retour en *France*. C'est à la mort de son deuxième mari qu'elle francisa son nom en celui de princesse des *Ursins*. Lors de son premier séjour à *Rome*, elle fit de son palais le centre de l'influence française en *Italie*, et donna le ton à la société romaine, devenant ainsi une véritable ambassadrice de la culture française. Très intime avec *Madame* de *Maintenon*, elle reçut à son retour en *France* une pension du roi.

Mais le début de son ascension politique est en fait le testament que fit en faveur du duc d'*Anjou*, petit-fils de *Louis XIV*, le roi d'*Espagne Charles II*. On a pu affirmer par erreur qu'elle avait elle-même inspiré la rédaction de ce testament, dicté en fait par un de ses amis, l'abbé *Portocarrero*.

Toujours est-il que lorsque le duc d'*Anjou* devenu *Philippe V d'Espagne*, rejoignit son royaume, en compagnie de sa jeune épouse *Marie-Louise de Savoie*, elle l'accompagna et obtint la place enviée de *Camerera Mayor* de la reine:

"J'ose dire, écrivait-elle, être plus propre que qui que ce soit à cet emploi".

Elle était en fait non seulement gouvernante mais conseillère très influente. *Louville*, compagnon et confident du roi et même son confesseur, et qui lui aussi était à la cour d'*Espagne*, écrivait:

"C'est Madame des Ursins qui est à la tête des Espagnols et qui, par l'autorité qu'elle a sur l'esprit de la reine, vient de ruiner en trois jours ce que nous avons tenté d'établir en deux ans".

La princesse obtint d'ailleurs le rappel de *Louville* et de l'ambassadeur de *France*, le cardinal d'*Estrées*. Elle eut même l'audace de faire un jour arrêter, aux portes de *Madrid*, le courrier du nouvel ambassadeur, l'abbé d'*Estrées*, neveu du précédent, lequel l'avait autrefois fait marier avec le duc de *Bracciano*. Il paraît que dans une dépêche l'ambassadeur parlait des rapports intimes que l'on disait exister entre la princesse et son premier écuyer et secrétaire d'*Aubigny*, qu'elle aurait même épousé. Piquée au sang, elle écrivit en marge: *"Pour mariés, non"*. Cette affaire dite de l'*Apostille* mit *Louis XIV* dans un violent courroux et il lui ordonna de quitter immédiatement *Madrid*.

Et cependant, la reine *Marie-Louise* supplia *Louis XIV* de lui rendre sa *Camerera Mayor*. La princesse d'ailleurs n'eut aucune peine à se justifier elle-même auprès du roi qui fut: *"frappé de son esprit et de son air de vérité"*. Elle revint donc à *Madrid* plus puissante que jamais. Pendant la guerre de succession d'*Espagne*, elle eut toujours foi dans la destinée de sa nouvelle patrie, comme il ressort de sa correspondance avec *Madame de Maintenon*, à qui elle écrivit:

"Je vous souhaite de vivre jusqu'à 114 ans afin de dominer la fortune" (*Madame de Maintenon*, découragée par les revers militaires, lui écrivait qu'elle voulait mourir).

Quand elle apprit l'échec des pourparlers de *La Haye*, elle écrivit à *Monsieur de Torcy*, secrétaire d'*Etat* aux affaires étrangères, et neveu du grand *Colbert*:

"C'est tout ce qu'il pouvait vous arriver de mieux, que de retourner à la cour sans rien conclure".

Les ennemis d'ailleurs la craignaient, *Malborough* disait:

"Cette femme, c'est l'âme damnée de la France".

Madame des Ursins, soupçonnant *Philippe d'Orléans*, le futur régent, présent en *Espagne* comme général, fit arrêter et emprisonner son aide de camp et son secrétaire. La victoire de *Vendôme* à *Villaviciosa* lui donna du courage. Elle dut cependant intervenir auprès du roi *"en suppliante et en mère"* car il pensait rappeler *Philippe*, craignant la mort de son dernier descendant, le nouveau duc d'*Anjou* (le futur *Louis XV*).

Lorsque *Philippe V* fut devenu veuf, elle dépêcha son neveu *Jean-Charles* prince de *Chalais* auprès de *Louis XIV*, pour que celui-ci autorise le roi d'*Espagne* à épouser *Elisabeth Farnèse*, princesse de *Parme*, qu'elle avait elle-même choisie. Mais lors de l'entrevue de *Jadraque* entre les deux femmes, la princesse fut reçue très froidement par la reine qui la fit exiler brutalement. Elle quitta donc l'*Espagne* en compagnie de ses deux neveux *Chalais* et *Lanti* (fils de sa sœur). *Louis XIV* déclara:

"Je regarde la disgrâce de la princesse des Ursins comme un malheur et non comme un crime".

Il la reçut d'ailleurs à son retour en *France*. Après la mort du roi, la princesse quitta la *France* (Août 1715), séjourna quelque temps à *Gênes* et alla finir ses jours à *Rome*, où elle mourut en 1722.

Contrairement à *Saint-Simon* qui l'accuse d'avoir voulu épouser le roi *Philippe V* après son veuvage, et à *Michelet* qui affirma que son règne fut funeste à l'*Espagne* tout autant qu'à la *France*, il semble normal d'affirmer que son prestige contribua à la grandeur de notre pays.

Le neveu de la princesse des *Ursins*, *Jean-Charles*, prince de *Chalais*, comte de *Grignaux*, marquis d'*Excideuil* et gouverneur du *Berry*, ne fut guère ménagé non plus par *Saint-Simon*, qui le traite "*d'homme à tout faire de la princesse*". Il épousa *Marie-Françoise de Rochechouart*, dame du palais de la reine, fille de *Louis de Rochechouart*, duc de *Mortemart* (frère de *Madame de Montespan*) et de *Marie-Anne Colbert de Seignelay* (fille du grand ministre). Elle était veuve en premières noces de *Michel Chamillart*, duc de *Cany*, fils de l'ancien secrétaire de *Louis XIV*. De ce mariage, naquit une fille, *Marie-Françoise-Marguerite de Talleyrand-Périgord*, qui, ayant épousé son cousin *Gabriel-Marie*, comte de *Périgord* et menin du dauphin, maintiendra dans la famille les possessions de *Chalais*, *Grignols* et *Excideuil*.

Grâce à *Marie-Françoise de Mortemart*, on peut donc dire que le sang des *Colbert* et des *Mortemart* est entré dans la famille des *Talleyrand*. Elle fut l'arrière grand-mère de *Charles-Maurice*, le plus célèbre de la famille.

C'est d'ailleurs *Marie-Françoise de Mortemart* qui accueillera pendant quatre ans au château de *Chalais* son arrière petit-fils. Nous aurons l'occasion de reparler de ce séjour.

Pour revenir à *Marie-Françoise* et à son époux et cousin *Gabriel-Marie*, notons que les nouveaux époux allèrent habiter à l'hôtel de *Chalais* situé à *Paris* rue *Saint-Dominique*, dans le faubourg *Saint-Germain*, vers 1747 ou 1748; pendant les bals de la cour, le roi remarqua beaucoup la jeune princesse de *Chalais* qui ne trouva, dit-on, d'autres moyens pour échapper à ses séductions, que de venir à *Chalais* et de subir un exil volontaire. Mais écoutons plutôt ce que rapporte *Madame Campan*:

"Les hommes les plus entraînés par les mœurs dissolues, n'en rendent pas moins hommage à la vertu des femmes.

Madame la comtesse de Périgord était aussi belle que vertueuse, elle s'aperçut pendant la durée de quelques petits voyages à Choisy, où elle avait été invitée, que Louis XV était fort occupé d'elle. Ses formes d'un glacial respect, le soin d'éviter le moindre entretien suivi avec le monarque, ne parvinrent pas à détruire cette flamme naissante; le roi finit par adresser à la comtesse une lettre assez passionnée. A l'instant, le parti de cette femme estimable fut pris son honneur l'empêchant de répondre à la passion du roi, son profond respect pour son souverain l'engageant à ne pas troubler son repos, elle s'exila volontairement dans une terre nommée Chalais, qu'elle avait près de Barbezieux, et qui depuis près d'un siècle n'avait pas été habitée. Le logement du concierge fut le seul qui put la recevoir; de là, elle écrivit au roi les motifs de son départ et resta plusieurs années dans cette terre sans revenir à Paris.

De nouveaux goûts rendirent promptement à Louis XV un repos auquel Madame de Périgord avait cru devoir faire un si grand sacrifice.

Quelques années après, la dame d'honneur de Madame vint à mourir ; beaucoup de grandes familles demandèrent sa place ; le roi ne répondit pas à ces sollicitations et écrivit à Madame la Comtesse de Périgord « Mes filles viennent de perdre leur dame d'honneur cette place, Madame, vous appartient autant pour vos hautes vertus que pour le nom de votre maison".

Madame de Périgord accepta ce poste de confiance. Nous n'irons pas jusqu'à dire qu'une attitude différente de sa part aurait pu changer le cours de l'histoire, et que la jeune princesse serait devenue une nouvelle *Pompadour*; et il nous est agréable de constater qu'elle soit restée vertueuse sous ce règne corrompu.

Mis à part ce séjour forcé en notre ville, *Madame de Périgord* et son mari vinrent assez souvent à leur château et plus rarement à *Excideuil*.

Pendant la *Révolution*, ils n'émigrèrent pas, mais furent étroitement surveillés dans leur résidence de *Paris*, et leurs biens placés sous séquestre. En l'an III, à la mort de *Gabriel*, on fit l'inventaire des biens de *Chalais*, après qu'il ait été déclaré:

"que le «vieux» avait été prévenu d'émigration, mais à tort, car il était très âgé et habitait Paris, et qu'à son décès, lui avait succédé directement son petit-fils mineur".

Par contre, *Hélie-Charles*, fils de *Gabriel-Marie*, avait émigré et ne revint en *France* qu'en 1800. Il fut créé pair de *France* par *Louis XVIII*, avec le titre de duc de *Périgord*.

Précisons que dans un registre de délibérations municipales se trouvant aux archives de la commune, il est fait mention le II *Ventôse* 4^{me} année républicaine :

"de la disparition d'un petit bateau, servant au passage des paysans lorsque les eaux étaient débordées, lequel appartient maintenant à la Nation à cause de l'émigration des enfants Talleyrand-Périgord, auxquels il appartenait cy-devant".

Le frère de *Gabriel-Marie*, fils cadet de *Daniel-Marie*, tué au siège de *Tournai* en 1745, et de *Marie-Elisabeth Chamillart*, était colonel dans les *Grenadiers de France*. Il se maria à 16 ans avec *Alexandrine de Damas d'Antigny* qui en avait 22. Celle-ci, introduite à la cour par sa belle-mère, dame du palais de la reine, fut dame d'honneur de la dauphine, plus tard reine, *Marie-Antoinette*. Ce sont les parents de *Charles-Maurice*, le plus illustre de la famille.

Ils n'étaient pas riches, et quand elle attendait son second enfant (le futur diplomate), la comtesse de *Talleyrand-Périgord* demanda à sa mère de lui envoyer de *Bourgogne* des choses nécessaires à ses couches. Sans quoi, disait-elle, elle risquait de "faire le tome II de la *Sainte Vierge*".

Dans ses souvenirs, la marquise de *Créqui*, déjà citée, n'était pas tendre à leur égard:

"C'était la plus misérable famille du monde, disait-elle, et vous allez voir que tout son patrimoine avait consisté dans la transmission de sa gourmandise héréditaire... Vous saurez donc qu'après la mort de la reine Marie de Pologne, à Versailles on avait distribué toutes ses provisions de cuisine et d'office et qu'ils en étaient pour le ménage Talleyrand un baril de thon mariné. Ceci leur fit d'autant plus de plaisir et de profit qu'on était en carême et que c'était les deux personnes les plus chabriolantes et les plus régulièrement timorées de l'Univers catholique. Il est bon de vous dire aussi qu'ils se piquaient d'un savoir-vivre recherché et d'une grande érudition gastronomique, et qu'ils parlaient toujours de ce qu'ils avaient mangé, ce qui faisait tous les frais de leurs entretiens du soir avec le comte de Brancas, le duc de la Vrillière et les autres vieux gourmands du château... Après qu'ils eurent bien mangé et bien parlé de leur thon mariné, qu'ils avaient trouvé substantiel et délicat, succulent et exquis et bien supérieur à tout ce que l'expérience et l'observation leur avaient appris sur les conserves de Provence, on découvrit, au milieu de la semaine sainte et de la saumure, une vertèbre de lapin qui se trouvait dans l'état d'adhérence parfaite et naturelle avec une tranche de cet excellent poisson.

Le père et la mère Talleyrand faillirent en suffoquer d'horreur et d'effroi. Pour en faire sa cour à Mesdames de France, qui étaient la régularité même, Madame de Brienne envoya chercher à Paris Monsieur de Buffon qui vint examiner la provision de thon mariné de la grande écurie, avec deux autres naturalistes du jardin du roi".

Le chevalier de *Montbarrey* les persuada même pour se moquer d'eux de dépêcher leur fils auprès de l'archevêque de *Paris* Monsieur de *Beaumont*:

"dire que son père et sa mère avaient mangé du lapin pendant le carême, qu'ils en avaient l'abomination dans les entrailles et qu'ils conjuraient et adjuraient Monsieur l'Archevêque ou son grand pénitencier de les relever de l'interdiction de leurs sacrements, qu'ils avaient encourue sans se douter de rien".

Monsieur l'Abbé (*Talleyrand*) resta sept ou huit jours à *Paris* sans donner signe de vie à sa pauvre mère qui était demeurée dans une angoisse abominable:

"- Eh bien, mon enfant, qu'est-ce que vous a répondu Monsieur de Paris?"

- Mais Madame, il ne m'a dit grand'chose, et je crois qu'il envoyé pâître."

On sait que, d'après ses mémoires, *Talleyrand* explique le pied bot, que certains estiment congénital, par un accident survenu alors qu'il n'avait pas quatre ans. Confié à une femme d'un faubourg de *Paris*, elle le laissa tomber d'une commode, et il se démit le pied. L'accident était, dit-il, réparable, mais faute de soins immédiats, le pied resta irrémédiablement et terriblement déformé - en "sabot de cheval" - et la jambe si faible qu'une forte armature devra dès son enfance et toute sa vie, la soutenir.

Il est certain que *Charles-Maurice* fut élevé sans tendresse, ce qui, à l'entendre, le gêna en l'aigrissant.

Il aurait raconté à *Londres* une anecdote rapportée par *Vivent*:

"Sa mère ne pouvait s'habituer à la présence de cet enfant. Il était sevré depuis trois ou quatre ans qu'on le laissait encore chez sa nourrice. A la suite d'un long voyage, le bailli de Périgord (l'un des frères de son père) qui servait dans la marine, curieux de faire la connaissance de son neveu, fut obligé d'aller jusqu'au village où il était à peu près oublié. Il l'y trouva au milieu d'un champ couvert de neige, qui faisait la chasse aux alouettes avec son frère de lait, aussi déguenillés l'un que l'autre. Le marin indigné s'empara du petit Maurice, l'emmena avec lui sans lui faire aucune toilette et l'introduisit au milieu du salon où Madame sa Mère recevait des visites de cérémonie. Ma sœur, dit-il, voici le descendant en ligne directe des princes de Chalais qui a pour blason de gueules à trois lions d'or lampassés, armés et couronnés, couronne de prince sur l'écu et couronne ducale sur le manteau, avec la devise Re que Dieu. Allons, Monseigneur mon neveu, embrassez cette dame qui est votre mère".

Marie-Françoise de Rochechouart-Mortemart, qui était veuve depuis un an de son second mari, accueillit le petit infirme en 1758. Elle avait proposé à ses parents de le prendre chez elle car la santé de l'enfant lui paraissait délicate.

Talleyrand consacre quelques pages de ses mémoires à raconter son séjour:

"On me mit sous la garde d'une excellente femme nommée Mademoiselle Charlemagne, dans le coche de Bordeaux, qui employa 17 jours à me conduire à Chalais".

Dans son livre "*Talleyrand intime*", *Monsieur Vivent* apporte des précisions sur ce voyage:

"Plus tard, lorsqu'il s'agira d'établir l'enfant, et de préluder à son entrée dans les ordres par un séjour à Reims, chez son oncle, coadjuteur de l'archevêque, ses parents feront les frais d'une chaise de poste mais, pour ce bambin, ils jugent la dépense superflue; le coche suffit. Il est aisé, avec un peu d'imagination, de se représenter l'arrivée du petit garçon, qu'on dut sans doute ramener à cheval de Barbezieux, car on n'accédait au château, à cette époque, que par un sentier qui courait au flanc du mamelon sur lequel il s'érige. Bien qu'il constitue un ensemble fort important avec la masse grise de ses bâtiments au tracé quadrangulaire, ses vastes cours, les vestiges de son enceinte, et son pont-levis, le château de Chalais ne laisse pas de participer à l'aimable aspect de la région qu'il domine; il y a dans ses proportions imposantes on ne sait quoi de débonnaire; et il n'a garde d'écraser de son voisinage la petite église au portail roman justement célèbre, à laquelle le relie, à travers le parc, une allée particulière. L'entrée principale, qui fait aujourd'hui face au nord, s'ouvrait alors à l'ouest, justement vers Barbezieux; et de la fenêtre du salon, orientée de même, d'où elle guettait sans doute son petit-fils avec le cœur impatient des grand-mères, Madame de Chalais découvrait un simple et fin paysage, un ruisseau, la Viveronne, au creux de sa vallée, quelques peupliers frémissants et, à l'horizon tout proche, la noble ligne de coteaux où apparaîtraient bientôt le jeune Maurice, sa gouvernante et leur escorte. Un bac servait,

quand elle n'était pas guéable, à passer la rivière. Les maisons du village se pressaient, dans le fond, entre elle et le château. Ainsi, l'enfant fut-il accueilli par cette atmosphère de majesté douce, ce mélange heureux de grandeur et de discrétion que le voyageur, de nos jours encore, rapporte d'une visite à Chalais."

Mais redonnons la parole à *Talleyrand* lui-même qui nous raconte la "profonde impression" que lui laissa ce séjour dans notre ville:

"Madame de Chalais était une personne fort distinguée; son esprit, son langage, la noblesse de ses manières, le son de sa voix avaient un grand charme. Elle avait conservé ce qu'on appelait encore l'esprit des Mortemart; c'était son nom. Je lui plus; elle me fit connaître un genre de douceurs que je n'avais pas encore éprouvé. C'est la première personne de ma famille qui m'ait témoigné de l'affection, et c'est la première aussi qui m'ait fait goûter le bonheur d'aimer. Grâce lui en soient rendues! Oui, je l'aimais beaucoup.

Sa mémoire m'est encore très chère. Que de fois dans ma vie, je l'ai regrettée! Que de fois j'ai senti avec amertume le prix dont devait être une affection sincère trouvée dans sa propre famille. Quand cette affection est près de vous, c'est dans les peines de la vie une grande consolation. Si elle est éloignée, c'est un repos pour l'esprit et pour le cœur, et un asile pour la pensée".

Après avoir parlé de la cour de gentilshommes fidèles dont était entourée son aïeule, ainsi que des soins dévoués qu'elle prodiguait aux pauvres au retour de la messe paroissiale, *Talleyrand* poursuit:

"Les souvenirs de ce que je voyais, de ce que j'entendais dans ces premiers temps de ma vie sont pour moi d'une douceur extrême.

Votre nom, me répétait-on chaque jour, a toujours été en vénération dans notre pays. Notre famille, me disait-on affectueusement, a été de tout temps attachée à quelqu'un de la maison... C'est lui qui a fait bâtir notre église... La croix de ma mère lui a été donnée par Madame... Les bons arbres ne dégénèrent pas ! Vous serez aussi bon, n'est-ce pas? Je dois vraisemblablement à ces premières années l'esprit général de ma conduite. Si j'ai montré des sentiments affectueux, mêmes tendres, sans trop de familiarité; si j'ai gardé en différentes circonstances quelque élévation sans aucune hauteur; si je respecte les vieilles gens, c'est à Chalais, c'est près de ma grand-mère que j'ai puisé tous les bons sentiments dont je voyais mes parents entourés dans cette province et dont ils jouissaient avec délices. J'appris à Chalais tout ce qu'on savait dans le pays quand on était bien élevé ; cela se bornait à lire, à écrire et à parler un peu périgourdin. J'en étais là de mes études quand je dus repartir pour Paris. Je quittai ma grand-mère avec des larmes que sa tendresse me rendit. Le coche de Bordeaux me ramena en 17 jours comme il m'avait amené. Le dix-septième jour j'arrivai à Paris; à onze heures du matin. Un vieux valet de chambre de mes parents m'attendait rue d'Enfer, au bureau des cochés. Il me conduisit directement au collège d'Harcourt. A midi, j'étais à table au réfectoire, près de Choiseul Gouffier, qui est resté mon ami de toute la vie".

Nous étions en 1762, et l'enfant de huit ans qui entrait au Collège d'Harcourt sans même avoir revu ses parents, allait commencer des études qui le conduiront vers la prodigieuse destinée que l'on sait.

Il entrera ensuite au séminaire de *Saint-Sulpice*, ses parents ayant décidé qu'il embrasserait la carrière ecclésiastique étant donné son infirmité, tandis que son frère *Archambaud* serait officier.

Le jeune collégien, descendant des princes de *Chalais*, devait à nouveau entendre parler de son illustre famille. Alors qu'il s'était évadé du collège pour éviter le fouet, il espérait que l'intervention de son père lui éviterait cette humiliation. Mais celui-ci alléguait l'exemple d'*Henri de Talleyrand*, comte de *Chalais*, qui devint le favori de *Louis XIII* pour s'être laissé fouetter dans son enfance à la place du roi. Le futur "diable boiteux" fut renvoyé au collège et invité à accepter la discipline à laquelle s'était soumis son ancêtre, celui-là même qui plus tard, par sa fin tragique, devait inscrire de son sang le nom de *Chalais* dans l'histoire.